M. DE MORNAY

Comme le passage du duc de Morny au Canada a rappelé le souvenir de son illustre père, nos lecteurs liront avec plaisir ce qui suit :

Un soir du mois de janvier 1849, vers dix heures, un coupé entrait dans la cour de l'Elysée et s'arrêtait devant le perron. Depuis quelques semaines seulement, le prince Louis-Napoléon occupait la Présidence, et le palais, ce soir-là, était plongé dans une obscurité presque complète et dans un silence profond. Le grand vestibule, où sommeillait un valet de pied, était à peine éclairé; dans le salon des officiers d'ordonnance, le capitaine X... lisait auprès de la cheminée. Le prince Louis, après avoir congédié sa maison plus tôt que d'habitude, était resté seul dans son appartement. Visiblement préoccupé, il arpenta son cabinet de long en large, l'éternelle cigarette aux lèvres, et regardait sans cesse l'heure à cette même pendule sur laquelle s'étaient fixés les yeux de l'empereur Napoléon I^{er}, le jour douloureux de l'abdication.—Au moment où le salon s'ouvrit, et lorsque l'officier d'ordonnance eut annoncé le visiteur attendu, le visage du prince s'épanouit : "Qu'il entre, qu'il entre," fit-il sans prendre la peine de dissimuler son impatience.—Un homme d'un peu plus de trente ans, à la tournure élégante, à la physionomie remarquablement fine, fut introduit. Le prince Louis s'avança rapidement au devant du visiteur, lui tendit la main, et, après un moment de silence, l'attira dans ses bras.—Telle fut la première entrevue du prince Louis-Napoléon avec le comte Auguste de Morny ! Avant ce jour, les deux frères ne s'étaient jamais vus ! Un ami commun, le marquis de X..., avait ménagé la rencontre. M. de Morny sortit de l'Elysée à une heure du matin. Que se passa-t-il durant cet entretien ? personne ne le saura. Mais, de ce jour, M. de Morny eut ses petites et ses grandes entrées auprès de Son Altesse Impériale le Prince-Président de la République.

M. de Morny fut un des principaux artisans du coup d'Etat. Il avait auparavant fait la guerre en Afrique, en qualité de lieutenant, s'était distingué, et avait siégé à l'Assemblée législative sous Louis-Philippe et sous la République de 1848.

Devenu ministre après le coup d'Etat, il se retira au bout de trois mois, parce qu'il ne voulut pas approuver le décret de confiscation des biens de la famille d'Orléans dont il était l'ami.

Président du Corps législatif en 1854, il se révèle sous un nouveau jour, et déploie dans ses fonctions un tact, un sang-froid, un esprit d'impartialité et d'à-propos qui le firent admirer de ses adversaires.—Jamais, même aux temps présents où siège l'austère et impeccable M. Gambetta, la tribune ne fut plus libre, la minorité plus écoutée, plus respectée et mieux défendue. M. de Morny abandonna pendant un an son Palais-Bourbon pour aller en Russie, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, assister au couronnement de l'empereur Alexandre. Il représenta la nouvelle dynastie avec grand éclat, même avec faste. Pour la circonstance, il avait fait transporter à Saint-Petersbourg sa galerie de tableaux ; sa maison et ses équipages furent dignes d'un pair d'Angleterre. Nous nous rappelons un détail : ses carrosses de gala, ses voitures portaient un écusson fort simple : "Un hortensia surmonté d'une couronne." Nous eussions préféré des armes parlantes plus discrètes. N'est-ce pas en souvenir de ces armoiries irrespectueuses qu'une hétaire trop connue s'autorisait plus tard à se fabriquer un blason où l'on voyait une abeille butinant une marguerite ?

Le duc de Morny, il faut bien le dire, a été la personnalité la plus brillante et la plus forte du second Empire ; il dépassa de cent coudées les amis et ministres du souverain, qu'ils fussent du lendemain ou de la veille. Homme d'Etat aventureux, plein d'audace à l'heure opportune, il fut parfois un conseiller aux vues larges et fécondes. Gentilhomme accompli, grand seigneur irréprochable, pétri d'élégance, de grâce et de séduction, il eut tous les suc-

cès sans en être vain, et fut, comme Brummel, un *dandy*, roi de la mode.

Le secret de sa supériorité et de sa force résidait dans une absence absolue de scrupules, dans un grand bon sens et dans un mépris intelligent de l'humanité. Il aimait et cultivait sans passion les lettres, les arts, la politique, les chevaux, le luxe et les femmes, plaçant ces goûts divers à peu près sur le même plan.

Une fois dans sa vie, cependant, il céda à un entraînement, plutôt à une fantaisie d'Orient ; ce fut le jour où, déjà mûr, il épousait la très-jeune princesse Troubetskoi, la plus capricieuse et à la fois la plus étrange des jolies femmes !

On a souvent reproché à M. de Morny ses ingérences dans des affaires financières un peu ténébreuses : c'est une niaiserie. Sans doute, doit-on honorer la vertu et s'incliner devant les vrais justes, mais combien d'hommes, même en République, touchant à la politique, aux grandes affaires et à la diplomatie, ont été, avec plus ou moins de vraisemblance, l'objet de semblables soupçons !

Le duc de Morny est mort à Paris, en 1865, dans son charmant palais du Corps législatif. Le soleil de l'empire était à son apogée ; quant à lui, il est parti un soir après trois jours de souffrance, en pleine possession de son intelligence, debout, habillé, entouré de familiers et de visiteurs, ses salons éclairés, ouverts comme pour un jour de réception.—Il eut tous les bonheurs : sa veuve, inconsolable, coupa sa blonde chevelure et la déposa, selon l'usage russe, dans le cercueil renfermant la dépouille adorée. La duchesse, cependant, survécut à sa douleur, et devint, deux ans après, pour ne point changer de titre, duchesse de Sesto.—Le duc de Morny a laissé quatre enfants. La magnifique propriété qu'il avait créée à Nades, sur la lisière de l'Auvergne et du Bourbonnais, a été vendue, il y a deux ans, à une bande noire. Le parc, les terres, les bois sont dispersés ; le château, vraie folie de surintendant, a été démolí en partie ; un incendie a détruit le reste.—N'en est-il pas de même de son autre création : le troisième empire !

SAINT-SIMON.

SAINT-ARNAUD

Lorsque l'empereur eut à donner un chef à l'armée d'Orient, il fallait un maréchal de France, afin que son grade lui permit de prendre régulièrement le commandement des armées alliées. Deux concurrents étaient en présence, le maréchal Magnan et lui. Le maréchal Magnan avait sur lui l'avantage d'avoir fait la grande guerre. Il avait combattu en Espagne, sous Marmont et sous Suchet, et il était capitaine à Waterloo. Entré avec son grade dans la garde royale, par le choix du maréchal Gouvion Saint-Cyr, nul n'avait été soldat plus brave, officier plus brillant et plus beau. Le maréchal de Saint-Arnaud n'était que l'étoile la plus récemment épanouie dans la pléiade des généraux africains ; mais il joignait à une bravoure chevaleresque une distinction d'esprit, une hauteur de caractère à la fois aristocratique et courtoise, qui le mettaient sans effort de niveau avec tous les sommets.

C'est la distinction que l'esprit fin et délié du colonel Fleury avait saisie tout d'abord, lorsqu'il s'était agi d'associer deux généraux à la politique résolument nationale du 2 décembre. Magnan et Saint-Arnaud marchaient de pair pour le courage ; l'un et l'autre étaient également propres à guider des soldats ; mais il y avait, à un plus haut degré, chez Saint-Arnaud, ces effluves magnétiques qui aident à manier les hommes. Lorsque, à trois heures de l'après-midi, le jour de l'Alma, le maréchal passa au galop, et le chapeau à la main, devant les divisions anglaises, le formidable hurra qui souleva les poitrines, était cet hommage instinctif et irrésistible que la vraie grandeur, cosmopolite de sa nature, impose à toutes les nationalités.

Circonstance d'un grand prix dans la question, le maréchal parlait la langue an-

glaise avec toutes ses nuances. Cette considération ne fut pas étrangère au choix dont il devint l'objet. La nomination du maréchal au commandement de l'armée d'Orient fut rendue publique le 11 mars 1853, et le maréchal Vaillant prit sa place au ministère de la guerre. Dernier témoignage de la modération de l'empereur, le jour où le général en chef de l'armée française était nommé, il y avait déjà un mois que M. de Kisseleff, ambassadeur de Russie, avait demandé et reçu ses passeports.

On savait le maréchal malade, mais son vieil ami d'Afrique, le docteur Cabrol, gardait pour lui le grave secret de sa vraie maladie. Ce n'était pas seulement, comme on le pensait, une irritation chronique des intestins, contractée en Algérie ; c'était une affection du cœur, une péricardite, se manifestant fréquemment par ces suffocations violentes et soudaines qu'on appelle angine de poitrine. De concert avec l'empereur, et en prévision de sa mort, il avait conseillé de déférer à M. le général Canrobert le commandement éventuel de l'armée. Chose honorable pour son successeur désigné, au moment où le maréchal proposait ce choix à l'empereur, celui-ci, dépliant une lettre déjà signée, lui montra le nom du général Canrobert, qui y était déjà inscrit, car tous deux s'étaient rencontrés dans la même pensée.

Avant le départ du maréchal, qui quitta Paris le 25 avril, la veille de Pâques, le docteur Cabrol réunit les célébrités médicales. L'une d'elles, le docteur Rayet, résuma confidentiellement son opinion sur le malade, en disant au docteur Cabrol : "Je ne vous réponds de rien, mais, dans tous les cas, vous le mènerez bien jusqu'à Marseille."

Suivons ce glorieux moribond, qui porte en Orient l'honneur et le drapeau de la France. Pendant la messe qu'il entendit à Châlons, le jour de Pâques, à côté de la maréchale et durant les heures de repos que la souffrance lui laissait, il ne demanda qu'une seule chose à Dieu, c'est de lui laisser le temps de combattre et de vaincre. Sa prodigieuse activité deviendra le plus efficace auxiliaire de son médecin ; mais il n'aura véritablement qu'une journée de santé et de joie sans mélange : c'est le 20 septembre, lorsque, à huit heures du matin, par un beau soleil, il apercevra les lignes et les batteries russes, qui couronnaient les bords escarpés de l'Alma. Ce jour-là, il passera douze heures à cheval, gai, fier, heureux. Le soir, après avoir atteint son but, il s'affaîssera peu à peu, et il ne pourra dicter que couché, à son aide de camp, le colonel Trochu, le célèbre bulletin de la journée.

Le lendemain, encore soutenu par la joie d'avoir bien servi l'empereur et ajouté à l'éclat militaire de sa patrie, il poussera l'armée vers Sébastopol, pour en tenter l'enlèvement rapide ; mais, dès qu'il apercevra les murs de la ville des hauteurs de la ferme de Mackenzie, sentant son heure irrévocablement venue, il appellera le général Canrobert et lord Raglan à qui il soumettra ses plans ; à l'abbé Parabère, il livrera son âme. Puis, après avoir confié au dévouement du docteur Cabrol quelques paroles pour l'empereur, et lu la dernière lettre de la maréchale, il s'endormira, résigné, dans la paix de Dieu et dans la gloire.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERMAN, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

CHOSSES ET AUTRES

La passion de la régularité dans l'armée russe :

A la dernière revue de Krasnoc-Selo, on remarquait que tous les chevaux du régiment de cuirassiers de Gatjno étaient alezans, tandis que tous ceux du régiment de cuirassiers de la garde étaient noirs, et ainsi de suite. Dans le régiment des gardes à cheval, les hommes sont distribués par escadrons suivant la couleur de leurs cheveux et autant que possible suivant la couleur de leur visage et la forme de leur nez.

Ainsi, dans le premier et second escadron, tous les hommes sont blonds ; dans le troisième, châtains ; dans le quatrième, noirs. De même, dans la compagnie des nez camus, on ne trouve aucun nez aquilin.

Chaque jour apporte quelque innovation dans le monde médical. C'est ainsi que le docteur corps de nos médecins s'est occupé récemment du nouveau système de pièces dentaires sans crochets, tenant par la seule pression atmosphérique. Les auteurs de ce procédé, consacré par la Faculté de médecine, ont exposé, dans un ouvrage intitulé : *les Dents*, les graves inconvénients qu'offraient les pièces dentaires montées sur métaux, dont le poids détermine une grande fatigue des muscles de la mâchoire, et qui déchirent et tuméfient les gencives, usent et courent les dents auxquelles les crochets métalliques sont adaptés.

Un singulier fait vient de se produire en Angleterre. Pendant l'orage qui a éclaté il y a quelques jours dans le nord du pays, un grand nombre d'usines et de fabriques établies le long du Dee ont été submergées, et une partie des agents chimiques qu'elles emploient ont été ainsi entraînés dans le fleuve. Peu d'heures après, un grand nombre de poissons surnageaient, et dans l'après-midi de lundi des milliers de poissons morts couvraient la surface du cours d'eau, en même temps que sur plusieurs points on pouvait voir les poissons descendre en masses compactes vers la mer, comme s'il s'agissait d'une fuite.

En un endroit où le fleuve change de niveau, et où ses eaux forment une chute, saumons, truites, brochets, gardons et brèmes se jetaient bravement dans la cataracte pour fuir l'eau empoisonnée qui les poursuivait. Des centaines de gens se sont mis à l'affût sur les bords du fleuve pour tâcher de tuer et de prendre le poisson.

Un jeune garçon a saisi ainsi par la queue un saumon monstre qui l'eût entraîné lui-même s'il ne l'avait lâché. La police a reçu ordre de saisir tout le poisson pris, pour le soumettre à une vérification avant d'être livré à la consommation. On croit que le Dee, qui était un fleuve très-poissonneux, n'a plus aujourd'hui le moindre poisson sur une étendue de quatre à cinq lieues.

Un homme d'un certain âge, souffrant d'un violent mal de dents, courut chez le dentiste.

—Je dois vous prévenir, dit le malade à l'opérateur, que j'ai horreur de souffrir, et que je ne saurais supporter l'extraction d'une dent.

—Laissez-moi visiter votre mâchoire, répondit le dentiste, vous ne sauriez souffrir de cette inspection.

La dent fut jugée hors d'état de rendre de nouveaux services, et l'extraction fut résolue.

—C'est une petite opération, dit le dentiste, pour rassurer le malade.

—Oui, mais elle me fera souffrir.

—Si vous craignez la douleur, je vais vous chloroformer.

—Volontiers.

Le dentiste commença ses préparatifs. Pendant ce temps, le patient tira sa bourse et se prit à y fouiller.

L'opérateur, voulant prévenir une générosité anticipée, s'empressa de dire avec courtoisie à son client :

—Je vous en prie, monsieur, ne vous préoccupez pas de cela. Il sera temps de le faire quand l'opération sera terminée.

—Comment, monsieur le docteur ? répliqua froidement le malade. C'est seulement pour m'assurer exactement de ce que j'ai sur moi que je recompte mon argent !...

Le *New-York Herald* raconte que plusieurs duels entre femmes ont eu lieu dans ces derniers temps à New-York. Le dernier a été accompagné de circonstances particulièrement émouvantes :

"Une rencontre au revolver a eu lieu, ces jours-ci, entre Mlle Hélène Manson et Jenny Landshem. Elles étaient amies de pension et avaient continué, depuis, leurs relations. Mais un différend de jeu, en troublant leur amitié, les a conduites sur le terrain.

"Elles devaient échanger trois balles et pouvaient faire cinq pas, telles étaient les conditions.

"Leurs témoins étaient deux sous-maîtresses de leur pension.

"Mlle Landshem fit feu la première, tira deux balles et attendit. Mlle Manson, s'avançant rapidement de cinq pas, envoya une balle à son adversaire, qui poussa un cri et tomba.

"La balle lui avait traversé le bras, et elle n'était qu'évanouie.

"La blessure est grave et nécessitera fort probablement l'amputation."